

# Peines Capitales *pour* Laide Mémoire



*Olivier Comte*

Olivier Comte

Peines capitales pour  
laide mémoire

© Olivier Comte, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2087-0

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été.

Albert Camus

## CHAPITRE 1

### MESSE ROUGE

Sa respiration saccadée est devenue un train de petits hoquets douloureux qu'il ne parvient pas à contenir. Il refuse la cagoule noire, puante dont on veut lui couvrir la tête. Il pense que son regard terrifié réussira à apitoyer ce public qui n'est pas au spectacle mais, attentif ou indifférent, fait simplement son travail. Sans en avoir été averti, comme c'est l'usage dans ces cas-là, il a été réveillé à quatre heures trente. Son regard s'ouvrant sur tout ce monde dans sa cellule, il a simultanément compris et refusé de comprendre. Comme dans un cauchemar il a reconnu le Président des assises, le Juge d'instruction, l'Avocat Général, le directeur de la prison. Le Président lui a dit : « Paul Briex, votre pourvoi en cassation a été rejeté, et votre recours en grâce refusé par le Président de la République. L'arrêt de condamnation va être mis à exécution. Ayez du courage ».

Son avocat s'assied à son côté, sur la paille et lui dit qu'il n'a pas pu le sauver, qu'il est désolé, et il l'est réellement. L'aumônier de la prison lui propose une communion rapide, sans confession, la "messe rouge", qu'il accepte à tout hasard, un peu pour gagner du temps, un peu par une crainte tardive, illusoire. Il réalise tout à coup qu'il n'a pas beaucoup pensé à Dieu dans sa vie et qu'il va peut-être le regretter dans quelques minutes. La terreur qui l'étreint soudain lui rend son âme d'enfant obéissant. Le vieux réflexe de survie par la soumission prend son cerveau en otage. On lui fait signer sa levée d'écrou car personne ne peut quitter un centre pénitentiaire sans levée d'écrou. Et le bourreau la signe aussi car il ne peut pas exécuter un individu tant qu'il est en prison, mais uniquement s'il est libéré. Cet humour noir de l'administration est-il volontaire ? Sans doute même pas, hélas !

Le temps est arrêté et s'il en avait la maîtrise il ne saurait pas, entre l'accélérateur et le frein, sur quelle pédale appuyer. Il a terriblement hâte d'en finir et horriblement envie que tout reste figé. Mais il n'a rien à décider. On lui a lié les pieds et il a dû marcher à petits pas, à moitié porté par les gardes, tout le long du couloir qui mène à la cour de la prison, dans un silence de catacombe où seul le frottement de ses savates de chanvre égrène le temps.

D'une estrade à trois mètres de haut, deux hommes l'observent, l'exécuteur de haute justice, c'est sa fonction officielle, et son assistant. À son arrivée sur la scène, ils lui ont passé une corde par-dessus la tête qu'ils ont soigneusement ajustée autour de son cou. Il ne s'en est même pas rendu compte tant il est concentré sur son avenir. Il perçoit à peine le petit signe de tête du juge au bourreau et le bruit sec de la trappe qui s'ouvre sous ses pieds liés. La sensation de vide qu'il n'a pas anticipée le prend totalement au dépourvu. Tout son corps semble flotter un instant, son cœur remonte violemment dans sa poitrine et le vieux réflexe animal lui fait ressentir cette sensation étrange que ses testicules remontent, tirés par un cordon soudain douloureux.

À cet instant même, tétanisé par l'apesanteur qui le surprend et malgré l'instinct de survie qui le pousse encore à combattre, il est profondément heureux que ce soit fini, soulagé d'être enfin libéré de la cruauté des dernières années, de l'inhumanité de ceux qui croyaient l'aider en l'accablant d'une fausse compassion qu'il savait de toutes façons ne pas mériter. Libéré de l'atroce promiscuité des prisons, libéré de l'horreur des sévices infligés par ses codétenus, libéré du manque, libéré du remord, libéré de cette terrible mémoire indélébile. Il est déconnecté enfin pendant une demi-seconde qui vaudra bien les vingt-quatre années de cette courte vie dont la bobine se déroule sur l'écran de son entre-vie-et-mort, en un éclair, avec une précision inouïe, en Technicolor.

Sa dernière pensée, curieusement, est pour Frida Kahlo. S'il l'avait pu, il eût fait écrire lui aussi, en épitaphe sur sa tombe, « J'espère ne jamais revenir ».

## CHAPITRE 2

# LAURENT

Marie-Louise Brioux avait eu la faiblesse de croire au bonheur. En cette fin de guerre où tout semblait devoir reprendre mieux qu'avant, où tout le monde s'embrassait et affichait une allégresse bon enfant et une joie de vivre retrouvée, où chacun était beau, gentil et tourné vers les autres, c'eut été pêcher que de refuser, voire même, de laisser passer une occasion de vivre un peu de bonheur. Et quel plus grand bonheur que l'amour qui vient frapper au cœur des jeunes filles ?

Le bonheur s'appelait Laurent. Son visage au sourire éclatant et légèrement insolent, illuminé par des yeux noisette irisés de paillettes bleues, annonçait à l'évidence un jeune homme déterminé et sûr, auprès de qui l'avenir n'avait qu'à bien se tenir. Bon danseur, il l'avait entraînée dans ce tout nouveau pas venu d'Amérique et elle riait aux éclats en virevoltant autour de lui, tenue par sa main sûre et ferme quand elle laissait son corps suivre le rythme de In The Mood. Glenn Miller, engagé volontaire dans l'US Air Force était disparu le 15 décembre 1944 au-dessus de la Manche à l'âge de 40 ans et toute la France lui rendait hommage en l'écoutant et dansant sur sa musique mais probablement sans rien connaître de son histoire et de sa fin tragique et héroïque.

Toute la peur et la morosité de l'occupation se dissipaient aux accents du Rock n'Roll, du Swing et du Jazz de Charles Delaunay, Charlie Parker, Sarah Vaughan et Dizzy Gillespie.

Elle ne fut pas immédiatement amoureuse tant elle n'imaginait pas être l'heureuse élue, elle qui ne savait pas quel fruit, à peine muri au soleil retrouvé, elle était. Elle n'avait pas idée de l'envie qu'elle donnait de caresser ses joues roses, sa poitrine bien pleine et d'embrasser ses lèvres ourlées et pulpeuses, gorgées de promesses.

Personne jusque-là ne lui avait jamais dit qu'elle était si jolie. Bien sûr, le boulanger avait bien essayé de la chatouiller dans un coin de sa boutique, son oncle la faisait sauter sur ses genoux encore récemment en la tenant fermement par les cuisses et la taille pour ne pas qu'elle tombe, mais les dernières années,

qui l'avaient vue passer de petite à jeune fille, avaient surtout été consacrées à la survie.

Son père, parti la fleur au fusil le 3 septembre 1939 n'avait plus donné de nouvelles et après le retour de tous les prisonniers il y avait de quoi craindre le pire. Et le pire fut confirmé un matin, par un officier qui sonna à la porte, sans ménagement, sans précisions de date, de lieu ni de sépulture.

Sa mère avait fait son possible pour leur faire passer les mauvais moments en se débrouillant comme tant d'autres et avait évité de justesse la triviale sanction de la tondeuse. Elle avait opportunément aidé la résistance au tout dernier moment et, à l'entendre, elle avait libéré Paris.

Les Galeries Lafayette, avec le retour de Raoul Meyer et Max Heilbronn se libéraient aussi de l'envahisseur. Chassés par les nazis ainsi que cent trente employés juifs, ces deux beaux-frères, patrons du magasin, avaient succédé à son créateur, Théophile Bader. Tous deux s'étaient alors engagés dans la résistance. Raoul Meyer avait repris la direction du magasin en septembre 1944. Il fallut attendre avril 1945 pour que Max Heilbronn, arrêté par la gestapo puis déporté à Buchenwald, rejoigne son poste. C'est grâce aux relations de sa mère que Marie-Louise fut embauchée comme vendeuse au rayon du tout nouveau prêt-à-porter féminin. Tout était en train de s'organiser pour offrir à cette jolie jeune fille un avenir agréable. Alors en cette fin d'année 1945, l'arrivée d'un prince charmant s'inscrivait dans une logique positive qui allait de soi.

Elle ne mit pas trop longtemps à céder aux avances de Laurent qui savait y faire, du haut de ses 27 ans. Il était doux et prévenant et son discours flatteur et rassurant. Faussement intimidé, il n'aurait peut-être pas trompé une femme avertie d'aujourd'hui. Mais là, c'était tellement facile, que tous les hommes devraient en ressentir de la honte. Sa mère, pour qui elle n'était toujours pas sortie de l'enfance, ne l'avait informée de rien sauf le jour où sa puberté se manifesta physiquement. Elle lui avait surtout dit de ne pas s'inquiéter et qu'elle lui expliquerait tout quand elle serait grande.

Pour se faciliter la tâche, en grand connaisseur, Laurent avait séduit la mère. Marie-Louise la lui avait présentée lors d'une rencontre presque fortuite qu'il avait en réalité, soigneusement préparée. À cette dame encore plaisante, dans la force de ses quarante ans et de son expérience de la vie que la guerre avait confortée, il sut immédiatement montrer ce qu'elle attendait d'un jeune homme prétendant à sa fille. Leur conversation tourna vite autour de leurs exploits



respectifs pendant la résistance, poussant sous le tapis la poussière de leurs petites saloperies annexes. Il lui dit qu'il avait entendu parler d'elle, elle fit la fausse modeste. Leur complicité n'avait pas besoin de plus. Au fond d'elle-même, cette mère, jeune encore, se sentit partagée entre deux sentiments confus, inavoués, sournois. Le mettre dans son lit ou le laisser la débarrasser de sa fille pour retrouver pleinement sa liberté entravée. Elle savait bien que les années folles qui s'ouvraient devant elle étaient inexorablement comptées. Elle choisit donc le bonheur de Marie-Louise.

Dès sa journée de travail terminée, Marie-Louise retrouvait Laurent, tantôt dans leur bistro favori de la rue Auber, tantôt boulevard Haussmann, pour une promenade si le temps le permettait. Ils allaient alors à pied jusqu'à son appartement. Elle et sa mère vivaient dans un agréable trois pièces de la rue de Charonne. Le propriétaire, Monsieur Marbel, avait acheté tout l'immeuble qu'une famille juive en partance pour l'Amérique lui avait cédé en juillet 1940 moyennant un prix modique. Ses relations lui ayant permis de servir d'intermédiaire pour préserver l'anonymat de l'acheteur, Madame Brioux bénéficiait d'un loyer de faveur et les relations étaient cordiales avec Monsieur Marbel qui savait qu'elle n'aurait aucun intérêt à divulguer leurs petits arrangements. Dans ces années troubles, de nombreux biens, immobiliers ou œuvres d'art, changèrent de propriétaire dans des conditions peu honorables et les principaux acteurs, acheteurs comme vendeurs et pour des raisons opposées souhaitaient rester aussi discrets que possible. C'est ainsi qu'ils utilisaient les services d'intermédiaires peu regardants ou tout simplement affamés afin d'assurer leurs transactions pas toujours légales en restant en retrait. Madame Brioux fit briller toutes ses compétences dans ce domaine sans jamais, naturellement, en informer sa fille.

En métro, par la ligne neuf, il suffisait de quinze minutes à Marie-Louise entre Lafayette et Charonne pour rentrer chez elle.

Le 31 décembre 1945 était un lundi et la journée de travail s'était révélée particulièrement longue et pénible. À la fermeture, à dix-neuf heures, Marie-Louise était exténuée. Les clientes pressées de trouver la toilette idéale pour leur soirée, hésitantes et attendant que la vendeuse leur apporte sur un plateau la tenue dont elles n'avaient qu'une idée vague, laissaient derrière elles un désordre indescriptible quand encore elles achetaient. Il fallait en toute hâte remettre les pièces en rayon tout en faisant patienter à grands coups de sourires tranquilles et rassurants les suivantes ou parfois les suivants, quand il s'agissait d'un mari

voulant faire une jolie surprise à sa femme, ou encore, d'un amant en panne d'idée géniale pour sa dulcinée. “vous comprenez, c'est pour une dame mariée et il faudrait qu'elle puisse faire semblant de l'avoir acheté elle-même”.

Enfin l'heure de la sortie sonna et le magasin se vida en quelques minutes de ses clients. Tout le personnel, d'abord hébété, se précipita soudain pour tout ranger et, sous l'œil attentif et suspicieux des chefs de rayons, prépara portants et présentoirs pour la réouverture du mercredi 2 janvier. Chacun savait que cette journée serait difficile entre les articles à reprendre qui auraient été portés, ceux dont la fermeture ou l'ourlet auraient été défailants et qu'il faudrait échanger ou pas, tout en étant tantôt compatissant et tantôt ferme sous la colère calculée ou la fausse bonhomie des clientes de mauvaise foi.

Après une demi-heure de chasse au désordre, la ruche se vida et les abeilles purent regagner leurs foyers. Marie-Louise prit un métro encore bondé à cette heure où se côtoyaient ceux qui, comme elle, terminaient leur journée de labeur et les joyeux fêtards qui partaient pour leur nuit de réveillon. Deux mondes bien distincts. Elle arriva rue de Charonne et gravit les quatre étages. Sa mère lui avait annoncé qu'après un Noël passé en tête à tête, somme toute pas différent des autres et pour tout dire assez agréable et doux, elle partirait avec des amis fêter le nouvel an à Biarritz. Pour la première fois elle la laissait seule mais savait que sa grande fille serait sage et que son amoureux veillerait sur elle.

Celui-ci lui avait en effet promis une soirée agréable, une surprise, chez des amis ou parents, elle ne savait pas très bien. Il devait venir la chercher chez elle à vingt et une heures. En réalité elle ne connaissait à peu près rien de la vie de Laurent. Sa présence et sa gentillesse lui suffisaient et quand elle avait posé des questions anodines il était resté évasif. Lors de leurs rencontres il parlait de tout avec une facilité et une aisance que rien ne pouvait interrompre. Il était question tour à tour de la guerre, de l'Amérique, de la politique à laquelle elle n'entendait rien, mais aussi de peinture, de théâtre, de musique. Intarissable, il semblait tout connaître. Il se moquait gentiment de ces gens importants, personnages publics ou artistes qu'il avait l'air de côtoyer comme des amis, mais il ne parlait jamais de lui-même. Elle ne savait rien non plus de son activité professionnelle, de sa famille. La fois où elle avait tenté de le questionner plus précisément, elle avait perçu dans ses yeux et dans sa façon de lui dire “ce n'est pas important”, qu'il ne fallait pas insister. Ce qui était sûr c'est qu'il était toujours bien habillé, elle ne l'avait jamais vu sans cravate, il portait de beaux costumes coûteux et un trench-coat anglais. Elle avait cru comprendre qu'il était une sorte d'homme d'affaire,